

D'UN CONTINENT L'AUTRE :
LES ROM KALDERAŠ DANS LE MONDE OCCIDENTAL

Patrick WILLIAMS
(C.N.R.S. - Laboratoire d'Anthropologie Urbaine)

I - DONNEES HISTORIQUES

Les recherches historiques n'ont pas jusqu'à présent permis de décrire la genèse des Rom Kalderaš. La thèse la plus couramment présentée est que leurs ancêtres comptent parmi les Tsiganes réduits en esclavage dans les principautés roumaines du 14e au 19e siècle. Esclaves de la Couronne et artisans spécialisés dans le travail des métaux (comme étymologie de "kalderaš", on trouve : "caldera", "chaudron", en roumain), ils gardaient la possibilité de se déplacer et jouissaient d'une certaine indépendance dans l'organisation de leur économie. Le groupe particulier existait-il avant ou s'est-il constitué durant cette longue période ? Lorsque l'émancipation intervient, nombre d'entre eux se déplacent vers d'autres territoires, ils se font connaître alors comme "Rom Kalderaš". L'apparition de nouveaux moyens de transport, le chemin de fer notamment, que les Kalderaš utilisent -ils possèdent des tentes qu'ils chargent sur les wagons- favorise leur mobilité. La dispersion se fait dans toutes les directions, avec un important mouvement vers le nord et le nord-est (la Pologne, la Russie... ; certains poussent jusqu'au Caucase, en Sibérie ; quelques familles atteignent la Chine, Changai). Une grosse partie de cette vague reflue vers l'ouest dans les premières années du 20e siècle et se répartit dans tous les états d'Europe occidentale (en 1912, E.O. Winstedt, un Britannique, publie un article intitulé "The Gypsy Coppersmith's Invasion"), des familles passent en Amérique du nord et du sud. Au cours du 20e siècle, le mouvement vers les Amériques se poursuit ainsi que la circulation entre toutes les régions où ils sont représentés.

Cette dispersion planétaire rend l'étude des Rom Kalderas particulièrement intéressante. En effet, ils se trouvent disséminés dans des sociétés très différentes les unes des autres ; cependant il existe bien une entité Kalderas unique, et qui ne tient pas seulement à l'héritage culturel commun accumulé durant les siècles de séjour en Roumanie mais à une activation contemporaine. Notre projet est ici de rendre compte de l'existence de cette entité à travers les notions de mobilité et de flexibilité. Par "mobilité", nous évoquerons la capacité de mouvement dans l'espace et les mouvements eux-mêmes ; en employant "flexibilité", nous viserons des phénomènes plus structurels, c'est-à-dire qui affectent ou qui tiennent à l'organisation même des Rom Kalderas.

II - ACTIVITES ET RELATION AUX "SOCIETES D'ACCUEIL"

La majorité des Rom Kalderas se rencontre au sein des sociétés industrielles, dans les zones urbaines. Situation pour eux traditionnelle puisque dès leur arrivée en Europe occidentale, on les voit installer leurs campements près des agglomérations. De manière prépondérante, l'activité des hommes reste liée au travail des métaux et, bien que demeurant de type artisanal, a su s'adapter à l'évolution de l'industrie. La fabrication d'objets en cuivre ou en étain tient maintenant peu de place ; la plupart des services proposés par les Rom Kalderas pourraient être regroupés sous l'étiquette : remise en état ou réparation. Remise en état du matériel de cuisine dans les cantines et les restaurants, affûtage et rectification de l'outillage industriel, des appareils de levage automatique, mais aussi chromage, argenterie... La stratégie employée est celle de la sollicitation directe : les Rom "chinent", c'est-à-dire qu'ils proposent leurs services au porte à porte. Les travaux sont parfois effectués sur place, dans l'usine, l'atelier ou la cantine, plus souvent le matériel à rénover est emporté et la tâche artisanale s'effectue dans un foyer rom. Ces activités ne demandent ni un savoir technique sophistiqué ni un matériel important. Tous les hommes sont capables de les exercer ou, plus exactement, d'en proposer

l'exercice aux clients non-tsiganes. Un système très souple d'association au sein des communautés kalderas̃ (par "communauté", nous entendons simplement : ceux qui séjournent au même endroit pendant une même période) permet en effet de trouver un partenaire qui possède la compétence nécessaire à l'accomplissement de la tâche. Ces associations (vortaca) regroupent rarement plus de quatre chefs de famille. Nulle obligation ne lie les partenaires au-delà de l'accomplissement d'une opération ponctuelle, libre à eux de se séparer ou de continuer à collaborer. En général, les compétences se distribuent entre les partenaires -tel s'occupant plutôt de la transaction commerciale, tel prenant en charge l'aspect artisanal -mais tous peuvent également participer à toutes les phases de l'opération. Les bénéfices sont répartis également entre les membres, quelle que soit la part du travail effectué par chacun. C'est le statut de Rom Kalderas qui est exclusivement pris en compte. Ainsi, même si nous observons une certaine spécialisation des individus, le système d'association (les vortaca se font et se défont rapidement et brassent tous les chefs de famille d'une même communauté) aboutit à une situation de non-spécialisation ou plutôt, à l'intérieur des domaines concernés, de compétence universelle : chacun peut répondre à toutes les commandes. S'il arrive que l'exécution d'un service dépasse effectivement la compétence des Rom ou nécessite un matériel dont ils ne disposent pas, ils font appel à un atelier non-tsigane. Celui-ci sera payé ponctuellement pour le travail qu'il effectue et il n'aura aucun contact avec l'entreprise qui a passé commande aux Rom. Tout ce que nous pouvons désigner comme la dimension ethnique de la transaction (la formation de la vortaca, la répartition des tâches et le partage des bénéfices) reste inaperçu des partenaires non-tsiganes. Dans de tels cas, tout (le produit, le savoir-faire et le matériel qui permettent de le transformer, donc de lui conférer une valeur) est tiré du milieu ; les Rom ne font que déployer une stratégie et un discours. On voit combien l'exécution d'une telle opération suppose une bonne connaissance du milieu mais aussi comment sa réussite peut procurer un sentiment d'extériorité. Faut-il préciser que cette réussite est un puissant support de l'affirmation d'identité ? On pense évidemment à une opération de cueillette puisqu'il n'y a là qu'un territoire où les ressources sont accessibles et des personnes prêtes à les acquérir, mais

la sophistication de l'opération, qui tient au passage d'un milieu naturel à un milieu social, rend l'emploi de cette notion inapproprié.

L'activité économique exercée par les femmes est elle aussi traditionnelle ; il s'agit, à l'exclusion de toute autre semble-t-il, de la bonne-aventure. Les modalités de son exercice sont diverses : sollicitation des passants dans la rue, fréquentation régulière d'endroits favorables : cafés, restaurants..., ouverture de boutiques, visite des clients à domicile... L'artisanat des hommes n'exige aucune collaboration de la part des femmes, par contre l'organisation de la bonne-aventure requiert souvent la participation des hommes, comme dans les villes d'Amérique du Nord où ils doivent s'occuper de la recherche et de la location d'un bâtiment dans un quartier favorable (populaire et passant - c'est souvent un quartier à caractère ethnique), établir un arrangement avec les autorités, organiser la publicité (annonces dans les journaux, prospectus dans les boîtes aux lettres, etc...). On voit se dessiner deux types de collaboration au sein d'une communauté :

- entre âges et sexes, qui s'exerce avant tout dans le cadre familial ; l'argent est distribué par le chef de famille selon sa volonté propre ;

- au sein des vortăca, dont les membres peuvent être ou ne pas être parents ; l'argent est partagé équitablement entre les partenaires.

La combinaison de ces deux circuits de distribution tend à uniformiser le niveau de vie des membres d'une même communauté. Cependant, entre les chefs de famille, il existe une course au prestige. Cette compétition ne remet guère en cause l'égalité économique puisque le prestige s'acquiert avant tout en effectuant des dépenses qui enrichissent la vie communautaire : organisation de fêtes, prise en charge de cérémonies, gratifications distribuées aux parents, distributions quotidiennes à travers les invitations au café, les sorties en ville, etc..., hospitalité... Il n'y a guère d'exemples de la recherche d'une prospérité individuelle qui éloignerait de la société kalderas en modifiant le rapport aux valeurs traditionnelles.

La prépondérance, voire l'exclusivité de l'activité des hommes ou de celles des femmes est fonction de la relation qui s'établit entre la communauté rom et la société non-tsigane ; seul un examen qui prend en compte cette relation mais aussi celles qui existent entre différentes communautés tsiganes représentées sur un même territoire permet de rendre compte de la spécificité de chaque situation. Selon les zones d'implantation, il existe une tendance à cultiver telle ou telle activité, par exemple l'étamage en France, la vente de tapis en Suède, la bonne-aventure aux U.S.A.. Il arrive que ces "spécialisations" apparaissent comme de véritables traditions au sein de l'univers tsigane ; ainsi l'étamage comme signe de l'identité kalderaś. Ce rôle définitoire attribué à l'activité peut en déterminer le choix: un Kalderaś ne fait pas ça parce que c'est la spécialité d'autres Tsiganes. Mais ces "spécialisations" n'indiquent qu'une prépondérance, le plus souvent elles prennent place au sein d'une multi-activité, elles sont liées -de même leur évaluation comme signes identitaires- à un moment et un contexte particuliers. Ainsi les Kalderaś de la banlieue de Paris considèrent que la vente de tapis au porte à porte n'est pas digne alors que c'est, pour ceux qui résident en Suède, une activité habituelle.

Les activités exercées et le rapport qu'elles induisent avec l'environnement non-tsigane déterminent la privatisation du territoire. Il semble que lorsque l'activité nécessite la mise en avant du caractère ethnique, telle la bonne-aventure, la tendance soit à fermer le territoire : les Rom en place cherchent à contrôler ou refusent l'entrée aux autres afin d'éviter toute saturation ; au contraire le territoire reste ouvert lorsque les activités, comme l'artisanat des hommes, s'accomplissent anonymement. Mais il existe des exceptions à cette règle. Toutes ces activités s'accoutent d'implantations longues (plusieurs années au même endroit) comme d'implantations brèves (des étapes de quelques jours) -phénomène dont il est parfois rendu compte de manière impropre en termes de "sédentarisation" et de "nomadisme". Il arrive que ce soit elles qui commandent les déplacements, elles peuvent alors déterminer l'organisation de cycles réguliers ; il est aussi possible de les exercer là où conduisent des déplacements effectués pour d'autres motifs. La

stratégie la plus couramment utilisée lorsque les ressources offertes par un territoire s'épuisent (le rapport entre les possibilités offertes par le milieu non-tsigane et le nombre de "chineurs" rom) est son extension : on va plus loin ; soit l'individu qui pratique la "chine" augmente l'étendue de ses déplacements quotidiens à partir de la "base" où se trouve sa famille, soit il se déplace avec femme et enfants. La multi-activité et l'adoption de nouvelles spécialités (par exemple, pour les Kalderas de la région parisienne, la remise en état des chariots-élévateurs en plus de l'étamage et de l'affûtage) constituent d'autres moyens de lutter contre cette saturation.

III - DISPERSION, CONFIGURATIONS MULTIPLES ET CIRCULATION

A partir de la considération des activités exercées par les Rom Kalderas, il est possible de prendre vue à la fois sur leur situation au sein des sociétés non-tsiganes et sur leur organisation interne. Le choix de ces activités est-il le résultat du contact entre les formes d'organisation propres aux Rom et les formes d'organisation des "sociétés d'accueil" ? Une telle conception suppose une organisation kalderas immuable et des activités changeantes. Or l'observation montre que l'organisation se transforme alors qu'au delà de leur diversité apparente, c'est toujours le même rapport à la société environnante que les activités instaurent ou tentent d'instaurer. Comment caractériser ce rapport ? Une insertion qui ne compromet pas l'autonomie, une préservation de la dimension communautaire. D'une communauté à l'autre, ce n'est pas la même organisation qui se met en place, mais l'établissement de ces différences n'empêche pas la circulation des individus entre les communautés.

Organisations particulières

Il n'est pas possible d'établir une relation directe entre les formes d'organisation de la société globale et les formes d'organisation d'une communauté kalderas. Le montre bien le fait qu'au sein de sociétés

de type identique existent des communautés présentant des formes d'organisation variées. L'évocation d'exemples est sans doute la meilleure façon de faire comprendre ce que nous entendons par "configurations particulières" et de montrer comment elles se mettent en place. La comparaison des situations observables à Paris et à New-York, outre qu'elle peut s'appuyer sur des monographies déjà effectuées, a l'avantage de confronter deux organisations dissemblables au sein de deux sociétés proches l'une de l'autre, capitalistes et libérales.

L'implantation d'une communauté de Rom Kalderas dans la banlieue Est de Paris date de la fin de la deuxième guerre mondiale. Au fil des années, l'artisanat pratiqué par les hommes est devenu l'activité prépondérante ; ils exercent dans toute la région parisienne et le système d'association brasse tous les chefs de famille ; la richesse est ainsi à peu près équitablement répartie, les conflits graves sont rares, l'autorité traditionnelle (celle, précisément, des chefs de famille) est respectée, la composition des groupes familiaux reste stable et tous échangent des épouses, les fêtes et les cérémonies où la communauté se rassemble et affiche son harmonie sont fréquentes, le rapport à l'environnement peut être qualifié de paisible. Dans l'agglomération de New York, l'activité prépondérante est la bonne-aventure pratiquée par les femmes, activité illégale qui amène les Rom à rechercher des arrangements avec les autorités (la police locale), des leaders apparaissent qui cherchent à se constituer de véritables fiefs protégés, la compétition est exacerbée, l'autorité traditionnelle en crise, les conflits incessants et extrêmement âpres ; sous l'effet de ces conflits, les groupes familiaux ont éclaté, les échanges matrimoniaux présentent un déséquilibre (ceux qui ont réussi à établir leur souveraineté cherchent à accaparer les épouses) ; l'instabilité caractérise l'occupation des diverses zones.

"A Paris", la communauté a tendance à se fermer sur elle-même afin de préserver l'égalité des chefs de famille qui garantit à tous un partage harmonieux tant des épouses que des bénéfices tirés du travail. "A New York", les pouvoirs acquis par ceux qui ont imposé leur prépondérance dans une zone cherchent à s'affirmer immuables. Dans les deux

cas, le problème que les Rom ont à résoudre est le même : comment se perpétuer en tant que communauté kalderas̃ parmi les "Gaže" (non-tsiganes). Ainsi des formes d'organisation qui apparaissent comme des réponses possibles parmi d'autres, des propositions, tendent-elles à devenir des structures. Si la flexibilité demeure en dernière instance, c'est que ces communautés restent toujours en situation précisément de devoir répondre, leur existence même restant à la merci des soubresauts qui peuvent agiter les sociétés non-tsiganes.

Cette flexibilité, nous l'observons à travers la circulation des individus que ni la mise en place d'organisations particulières ni leur tendance à s'auto-renforcer n'empêche. Pourquoi passe-t-on d'une communauté à une autre ? Des causes externes : attitudes négatives de l'environnement non-tsigane, difficultés avec d'autres tsi-ganes, recherche de nouveaux débouchés économiques... ; des causes internes : conflits entre familles kalderas̃, recherche d'une bru, réactivation des relations de parenté, participation à un événement familial... Ces déplacements vont de quelques jours à plusieurs années, ils peuvent se présenter comme un voyage d'agrément ou bien une émigration définitive. Parmi les membres de la communauté des "kalderas̃ de Paris", certains ont longuement séjourné, au cours de ces vingt dernières années, à Stockholm, à Barcelone, à Bruxelles, à Buenos-Aires, à Mexico, à New-York, à Toronto...

Circulation

Lorsque des individus passent d'une communauté à une autre, à chaque fois, même s'ils ne sont pas connus, ils savent se faire reconnaître, c'est-à-dire qu'ils entrent dans le jeu des relations (coopération, compétition, solidarités, conflits...) tel qu'il va là où ils arrivent.

Les groupes de parenté, chez les Rom Kalderas̃, les vitsi, se trouvent dispersés à travers le monde. Tous ne sont pas représentés dans chaque communauté. Et d'une communauté à l'autre, selon notamment les alliances de mariage, ce ne sont pas les mêmes groupes que nous voyons

s'agréger ou s'opposer. Au sein même d'une seule communauté, la distribution des groupes et des personnes peut varier. Tout individu est porteur d'un réseau de relations ; c'est l'importance relative accordée à chacune d'entre elles qui le situe par rapport aux autres ; son identité dans la société n'est rien d'autre que cette situation. Le "système kalderas" ne décide pas des rattachements de manière mécanique. Ce sont les modalités qui règlent l'alliance de ses parents qui donnent à un individu sa situation initiale, c'est-à-dire qui définissent l'importance respective des agnats et des utérins. Par exemple, lorsque, comme cela arrive le plus souvent, l'épouse va vivre chez le père de son mari, leurs enfants appartiennent au groupe de parenté des agnats ; ils appartiennent au groupe des utérins si, lors de l'arrangement qui préside à l'alliance, il est décidé que c'est le mari qui va vivre chez les parents de sa femme. Or ces modalités, qui font l'objet d'une négociation entre les parents des époux, sont bien souvent le reflet d'une situation contingente : la position des deux chefs de famille dans la course au prestige. Le temps passant, il arrive que la situation/identité que les modalités qui ont réglé le mariage de ses parents assignent à un individu ne corresponde plus à la réalité des rapports sociaux (par exemple, les positions de prestige entre les deux côtés de parents se sont inversés), il joue alors avec l'importance de ses relations de parenté, avec son identité. Selon qu'il choisit familiarité ou distance, intégration ou non à tel ou tel groupe, il mettra en avant tel ou tel lien. A l'intérieur d'une communauté, ce jeu se pratique à travers froissements, querelles et conflits. C'est bien sûr cette "modulation de l'identité", utilisée avec beaucoup de subtilité par les Kalderas, qui permet de passer d'une communauté à une autre ; i.e. : d'une configuration particulière de la société à une autre. Il est rare qu'un individu ne trouve pas des liens qui, mis en évidence, lui permettent non seulement de se rattacher à des éléments présents dans un nouveau territoire mais aussi de se donner la situation particulière qu'il souhaite occuper. S'il ne dispose pas de relations à faire valoir dans son réseau, il peut utiliser les liens de son conjoint ; sa position personnelle est évidemment alors différente mais l'agrégation se fait (il existe certainement un rapport entre la dispersion planétaire des Kalderas et le développement, plus grand chez eux que chez la plupart des Tsiganes, de la mémoire généalogique et de la

connaissance des collatéraux). Et si vraiment les liens dont on dispose ne sont pas suffisamment estimés, une stratégie peut être d'en créer en inaugurant des alliances.

Il est possible de décrire la circulation planétaire des Rom Kalderas comme une adaptation à différents milieux, mais il convient alors de remarquer que l'adaptation aux différentes sociétés non-tsiganes se fait toujours à travers l'intégration à une communauté kalderas. Au niveau de l'expérience individuelle, il n'y a même que cette intégration. En effet, à partir du moment où un individu ou une famille sont reconnus et invités à partager tous les gestes à dimension culturelle, se trouve à leur disposition l'ensemble des savoirs et des stratégies mis en oeuvre dans une communauté. C'est peut-être la force de la société kalderas que de savoir traiter en ses termes propres -l'identité de ses membres- les problèmes d'adaptation au milieu

IV - PLANETARISATION ET PROBLEMES CONTEMPORAINS

Nous pouvons maintenant établir le rapport entre la dispersion planétaire, la mobilité, la flexibilité et la capacité de perpétuation des Rom Kalderas.

Nous avons décrit deux sortes de flexibilité :

- celle qui permet aux communautés d'adopter différentes formules d'organisation face aux sociétés non-tsiganes ;

- celle qui permet aux individus de passer d'une communauté à une autre, ou d'occuper différentes situations au sein d'une communauté.

Il semble que l'adaptation aux divers milieux non-tsiganes soit rendue possible par la "modulation de l'identité", mais -nous l'avons vu- il s'agit d'un seul et même phénomène qui se traduit, pour les groupes, par la possibilité de s'agréger et de se désagréger selon les circonstances. Ces agencements sociaux apparaissent en perpétuelle recombinaison

et l'entité "Kalderas" n'existe, en tant que totalité, que dans la circulation de ses membres.

Y-a-t-il lieu alors de poser la question des difficultés liées à l'évolution historique contemporaine ? L'organisation que nous avons essayé d'analyser s'est constituée dans le monde contemporain, elle est apparue avec la dispersion planétaire des Kalderas, générée probablement par cette dispersion. Il est certain qu'un examen de caractère historique, si les données pouvaient en être rassemblées, considérant les transformations de l'organisation kalderas, de la localisation (s'accompagnant d'une certaine mobilité) dans les provinces roumaines à la planétarisation, fournirait de précieuses indications quant à la genèse de ce système ; ce serait les conditions d'apparition de la flexibilité qui seraient révélées. Nous n'observons plus aujourd'hui de migration massive mais une circulation entre des pôles dispersés et semble-t-il établis de façon durable. Avec la séparation de l'Europe en deux blocs, l'organisation politique du monde non-tsigane pèse cependant sur cette circulation. Les échanges entre Kalderas des pays capitalistes et Kalderas des pays socialistes, s'ils existent, restent fragmentaires et concernent peu d'individus. Il n'existe pas d'étude exhaustive sur des communautés de Rom Kalderas dans les pays de l'Est. Leur situation varie d'ailleurs d'un Etat à l'autre, ici engagés dans le travail salarié, là maîtres de choisir leurs activités. Il apparaît que, dans tous les cas, ils cherchent à préserver une autonomie et à conserver une dimension de vie communautaire. Leur expérience n'est en cela pas différente de celle des autres Kalderas ; si l'organisation de leurs communautés n'est jamais directement déterminée par celle de la société non-tsigane cotoyée, elle doit cependant s'inscrire dans les cadres que celle-ci définit. Il semble bien que, pour les Kalderas mais aussi pour tous les Tsiganes, la situation la plus inconfortable soit celle où les instances non-tsiganes prennent en compte leur existence et visent, par exemple, à travers des lois spécifiques, à organiser leur intégration.

REFERENCES

GODELIER Maurice - L'anthropologie économique, in L'Anthropologie, Science des Sociétés Primitives ? Copans, Godelier, Tornay, Bockès, Clément ed. Denoël. Paris, 1971.

GROPPER Rena C. - Gypsies in the City. The Darwin Press, Princeton 1975.

WILLIAMS Patrick - The invisibility of the Kalderas of Paris : some aspects of the economic and settlement pattern of the Kalderas Rom of Paris suburbs. Urban Anthropology XI,3, 4 (315-346), 1982.

- Mariage Tsigane. Une cérémonie de fiançailles chez les Rom de Paris. L'Harmattan-Selaf. Paris 1984.

- Paris - New-York : l'organisation de deux communautés tsiganes. L'Homme XXV, 3 (121-140), 1985.